

Un rite sans rituel

Les communiqués d'Al-Qaïda affirment que les attentats visent les « croisés ». Le choix d'un repère historique aussi lointain et aussi mal ajusté aux ennemis d'aujourd'hui laisse penser que tant le présent que l'avenir sont dédaignés : le terrorisme ne défend aucune cause.

Théo Hachez

Des communiqués succèdent aux attentats attribués à la *nébuleuse* Al-Qaïda, ou les annoncent. Ils « s'en réjouissent » sur le ton du commentaire, donc, plus que celui de la revendication qui reste toujours douteuse, tant sur le plan de l'authenticité que sur celui des objectifs poursuivis. De façon récurrente, l'ennemi y est pourtant désigné: ce n'est plus le grand Satan du temps des premiers pas de la République islamique iranienne, ce sont désormais les Juifs et les *croisés*. Symétriquement, parmi les dérapages verbaux du président Bush, on se souvient de cet élan qu'il entendait donner, au lendemain du 11 septembre, à une *croisade* contre le terrorisme.

Du coup, nous voilà donc, avec les voyageurs des trains de la banlieue de Madrid, réétiquetés et embarqués du présent sur une autre scène, celle des expéditions belliqueuses entreprises contre les « Infidèles » par les chrétiens d'obédience romaine essentiellement aux XII^e et XIII^e siècles et où la mort rayonnante était généreusement versée au crédit de vérités essentielles. Dans ce schéma, l'épisode prend un statut épique dans le sens où il marque l'entrée dans l'Histoire d'une identité: au temps mythique des fondations succède celui des épreuves qualifiantes, celui des confrontations guerrières qui trempent dans le sang les antagonismes natifs et assurent

ainsi des lignes de partage sans bavures. L'examen historique, même superficiel, de ces aventures montre pourtant que les alliances guerrières de l'époque étaient souvent composites...

Toujours est-il que ce surgissement d'une scène sur l'autre laisse songeur. Quelles sont les significations qui se dégagent de cette brèche ouverte dans le temps ? Il est impossible de les épuiser ici. Il faut évidemment considérer le point de vue des terroristes, ou plutôt celui des gloses de leurs commanditaires et garants théologico-politiques, mais aussi tenter de capter l'écho, la puissance évocatrice de l'épisode dans les cultures occidentales contemporaines.

En surface, le rappel quasi millénaire des croisades place les attentats comme autant de ripostes à une agression caractérisée du monde musulman, ce qui d'une certaine façon les légitimerait puisque le terrain d'affrontement était celui d'une terre d'Islam, qui s'est en tous cas affirmée telle depuis, à l'exception notable de la Palestine qui continue d'être revendiquée. En revanche, si l'on peut dire, le fait est qu'on peut conclure à un échec de ces expéditions occidentales moyenâgeuses sur toute la ligne : aucune des implantations n'a tenu le coup. On relèvera que ce n'est pas le profil de la victoire qui semble être soulevé, pas plus que celui de ce qui pourrait être considéré comme une défaite ou un recul postérieur de l'islam : la « reconquête » espagnole.

De toute façon, le choix d'un repère historique aussi lointain donne lui aussi à

penser. C'est le propre de tous les fondamentalismes que de lire l'histoire comme une révélation à l'envers et de tourner le dos dégouté à un présent dénaturé qui en abrite le produit. La quête d'authenticité se joue contre lui et invite alors à faire le chemin à reculons : d'aiguillage en aiguillage, on conjure la frustration des échecs et des errements et l'on est sûr alors de retrouver la juste voie dans des repères identitaires ressuscités. Il suffit alors de s'arrêter à celui qui offre un rapport de force favorable ou tout simplement mobilisateur.

Présentée comme telle, cette option ne se distingue pas vraiment des entreprises idéologiques de réfection de l'histoire, quand la nostalgie, qui hante épisodiquement tous les esprits engagés dans des aventures personnelles ou collectives plus ou moins mortifiantes, se prolonge par une démarche volontariste à l'égard de la vérité. Fonder une action ou une posture, c'est alors la lier à un passé survalorisé, relu et souvent avantageusement travesti. Ici, le travail idéologique est visible dans le fait que le camp des croisés historiques est mal ajusté aux ennemis prioritaires d'aujourd'hui : ce n'est faire injure ni aux Anglo-Saxons (Américains, Grands-Bretons ou Australiens), ni aux Polonais, ni aux Espagnols que de rappeler qu'ils ne se sont pas illustrés dans cette page de barbarie. Ne parlons pas des Japonais, pourtant nommément désignés par les menaces. Ni, dans l'autre camp, des Indonésiens.

La différence apparaît néanmoins quand on considère la disproportion entre la vio-

lence physique spectaculaire qui accompagne l'entreprise et le caractère vague des objectifs intermédiaires et finaux annoncés. À travers les attentats, ce n'est pas une guerre qui se gagne, ni même une bataille. L'inversion est patente: le présent, et plus encore l'avenir du rapport des forces est dédaigné. L'histoire n'est pas mobilisée pour changer la donne actuelle, c'est la scène de l'actualité qui est tout entière mobilisée pour faire exister le passé. La violence qui se déploie de part et d'autre de la frontière entre monde musulman et monde occidental, a une portée essentiellement emphatique. Certes le lieu, le moment et la cible tentent de s'instituer en signes révélateurs du caractère originel, fatal et actuel de cette frontière et de l'affrontement qui ne peut manquer d'en découler. Mais c'est la destruction et la mort qui confèrent à cette lecture apocalyptique la force d'un discours imprimant les consciences envers ou malgré elles, en touchant, il est vrai, des zones fragilisées par les relents d'une histoire millénaire manipulés.

Décrit comme tel, le dispositif de l'attentat, avec ses prolongements médiatiques, s'apparente fonctionnellement à un rite: il lui revient aussi d'installer un conduit entre un passé originel et un présent actuel qui y puise des ressources vivifiantes en le répétant et compense la dette ainsi contractée par une logique sacrificielle. Mais ici, tout ce qui délimite le rite dans l'espace et le temps, tout le codage qui en fait une répétition décalée, tout ce qui en fait une cérémonie a disparu. L'attentat est un rite sans rituel, un rite errant: ce que le happening est à la

Comédie-Française. Certes comme dans le rite, l'acte vaut pour lui-même et n'a donc à être endossé par personne; on s'en réjouit seulement. Et les acteurs, comme une avant-garde, peuvent tourner le dos au public ou se fondre dans l'action et disparaître avec elle. Seule subsiste du rituel la volonté de faire signe, en suggérant du caché par l'arbitraire manifestement concerté du choix de la date, du lieu et de la cible. Ce qui force du reste les responsables des services de sécurité à appréhender le regard des organisateurs des attentats, pour chercher à anticiper les occasions significatives dont ils pourraient se saisir.

Le terrorisme qui est ici stylisé n'a rien à voir avec des formes plus ou moins désespérées de guerres civiles ou de luttes de libération. Les confondre par leur seule conséquence commune sur le sacrifice de vies innocentes est une erreur criminelle, notamment parce qu'elle peut aboutir à une fusion réelle: c'est une provocation. C'est pourtant celle que commettent ceux qui prétendent le combattre par la guerre classique ou ceux qui proposent de lutter contre « ses vraies causes », supposant par là que le terrorisme serait le bras armé d'une justice immanente et mondialisée. Outre une attitude réflexive qui en réduise l'efficacité sur les esprits, ce type de terrorisme doit être combattu d'abord par la coupure nette d'avec la religion révélée sur laquelle il prend appui: par le refus de l'amalgame auquel il prétend, mais aussi par la condamnation sans appel de ces actes par tous ceux qui se réclament de ladite religion.